

## De la Guerre

« *La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.* »

Vauvenargues (*Maximes*)

La récente lecture d'un petit ouvrage mi-roman, mi-essai<sup>1</sup>, dont le héros est un officier issu d'une longue lignée militaire me conduit à revenir sur la guerre, phénomène dont la persistance pose des problèmes complexes que le pacifisme ne suffit pas à résoudre. C'est un sujet sur lequel je ne me suis jamais complètement expliqué bien que je l'aie souvent abordé, et que je n'aie pas varié, depuis que j'ai pu prendre du recul par rapport au conformisme d'une enfance qui fut profondément marquée par elle.

Non que j'aie eu à en souffrir. Elle s'est déroulée loin de moi, et comme le paisible paysan du XVII<sup>e</sup> siècle d'une vignette comique d'un vieil *Almanach Vermot*, à qui un cavalier demandait « *Où est le champ de bataille ?* » j'aurais pu répondre : « *La guerre ? C'est au bout du jardin !* ». Car elle ne s'est manifestée à moi en 1939 que par les conversations des adultes, le passage du long cortège des envahisseurs en juin 1940, puis leur présence obsédante dans les rues de Paris, l'étoile jaune imposée aux juifs, le bruit lointain des bombardements, leurs traces encore fumantes sur la ligne Paris-Nevers, les images édulcorées des actualités cinématographiques, Radio Londres contre Radio Paris... Fils de commerçants, mis à l'abri dès 1943 dans notre famille paysanne, je n'ai même pas souffert des restrictions alimentaires et n'ai eu à regretter que les fruits exotiques, oranges et bananes, et le chocolat... La guerre, ce furent alors les colis à notre prisonnier et ses lettres, les

---

1 *La promesse d'Hector*, voir [article précédent](#), page 4, note 3

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

apparitions furtives des F.F.I., les villages que les nazis brûlaient alentour en représailles à leurs actions... L'écrasement du Reich millénaire ne fut pas le signal du retour à la paix. En Europe sévissait la guerre froide qui menaçait à chaque instant de s'enflammer, et nos soldats n'en finissaient pas de guerroyer dans notre empire colonial en proie aux mouvements d'indépendance. L'absurde et monstrueuse guerre d'Algérie<sup>2</sup>, à laquelle, comme étudiant, je me suis opposé de toutes mes forces, comme avant à celle du Vietnam, m'a coûté vingt-huit mois de servitude militaire sans nulle grandeur, mais elle n'a fait que m'effleurer. Sursitaire, versé malgré moi dans les paras, j'ai bénéficié, si j'ose dire, de la « pacification » menée de la façon que l'on sait par nos braves généraux, et si j'ai beaucoup patrouillé dans les rues de Blida et « crapahuté » das le djebel voisin, je ne me suis trouvé pris que dans une seule escarmouche et mon unique permission m'a évité de tomber dans la seule embuscade qui ait fait des morts dans les rangs de ma compagnie. Depuis, la guerre est redevenue pour moi ce qu'elle était avant et n'a cessé d'être pour la plupart de mes concitoyens : un lointain spectacle dont on nous livre des images de plus en plus insupportables, mais qui ont perdu leur impact à force d'être déversées sur nos écrans.

Dés que mes maîtres jésuites eurent dessillé le regard que je portais sur le monde, j'avais pris en haine la guerre, quels qu'en fussent les motifs, tout ce qu'elle représente et tout ce qui y est lié. Je voudrais avoir écrit le mot définitif de Saint-Exupéry dans *Pilote de guerre* : « *La guerre n'est pas une aventure. La guerre est une maladie. Comme le typhus.* ». Car toute ma génération a été élevée dans la conviction que c'était une aventure, et de toutes la plus exaltante, et j'ai dit ailleurs le plaisir qu'éprouvaient à ce grand jeu

---

2 Voir [Petite Chronique du temps perdu](#), sur ce site.

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

la plupart de mes camarades, pour qui cette période est souvent restée la plus belle de leur vie, comme l'attestent la plupart des témoignages d'anciens combattants et les souvenirs que s'inventent bien des anciens appelés du contingent qui n'ont jamais affronté ni même aperçu un seul de nos adversaires. Or c'est une maladie infantile de l'humanité (aura-t-elle le temps d'en guérir ?) comme toute violence privée ou publique exercée contre nos semblables, une sorte de défoulement sauvage par lequel les animaux sociaux que nous sommes croient se libérer du poids des contraintes auxquels ils sont soumis. Mais à quel prix ! Et pour servir quelles idéologies, c'est-à-dire quels intérêts ? Hegel, qui tourne en dérision le « *doux rêve* » de paix perpétuelle de Kant, en fait une médecine au service des nations, qu'il exalte : « *La guerre préserve la santé morale des peuples.* » (*Leçons sur l'étude scientifique du droit nature*). C'est que « *La guerre joue un rôle dans l'organisation du monde par Dieu... Sans la guerre, le monde sombrerait dans le matérialisme* » comme l'explique le général Helmut von Moltke, le vainqueur de 1870, dans sa lettre au Docteur Bluntschli, juriste et spécialiste du droit international. Déjà, un autre général prussien, Clausewitz, avait expliqué que « *La guerre est une poursuite de l'activité politique par d'autres moyens.* » On sait à qui profite cette activité ! En fait, le désordre engendré par les guerres et les révolutions donne l'illusion du changement mais ne résout rien qui ne pourrait l'être par la négociation. Ce qui ne signifie pas qu'il soit plus sage de se rallier aux thèses pacifistes.

Rejetant par principe la violence, je n'ai pas refusé de servir une cause que je savais injuste et perdue d'avance. C'est que les choses ne sont jamais simples. Aucune guerre n'oppose les justes aux méchants, le camp du bien à celui du mal. Pas même celle, nécessaire, que les Alliés ont menée contre l'Axe, pas même les

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

guerres d'indépendance. Il est des causes justes (l'écrasement du nazisme, la dignité des peuples et des personnes...) La guerre, quelle que soit la raison pour laquelle on s'y engage ou s'y résigne reste « la mère de tous les crimes ». Les dirigeants nazis étaient des psychopathes particulièrement pervers, qui avaient réussi à obtenir l'adhésion enthousiaste de la majorité de l'un des peuples les plus civilisés d'Europe. Les Alliés les ont combattus avec des moyens dont certains peuvent être qualifiés de crimes contre l'humanité, comme l'écrasement des villes allemandes par des bombardements massifs mais non aveugles : ils ont pris soin d'épargner le potentiel industriel du pays tout en semant la mort et la terreur parmi les civils. Encore s'agissait-il de démoraliser l'arrière pour mettre un terme aux combats, mais on sait aujourd'hui que le double bombardement atomique du Japon après le rejet de la proposition de négociation avancée par le Mikado n'avait pas d'autre motif que le désir d'expérimenter la nouvelle arme en grandeur réelle. Non moins inhumains et criminels furent à leur petite échelle l'état-major et le gouvernement français, pour qui le « maintien de l'ordre » injuste qu'ils défendaient a justifié l'humiliation, la torture et l'assassinat de leurs adversaires, mais ces derniers ont recouru aux mêmes méthodes pour prendre le contrôle de leurs concitoyens et contre le colonisateur et ils ont montré aux dépens des harkis, que de Gaulle leur a cyniquement livrés, quel sort ils auraient réservé aux Français d'Algérie s'ils étaient tombés en leur pouvoir. Mais c'est le piège monstrueux que nous tend la guerre : quand elle se déclenche, elle ne nous laisse pas le choix.

« *Qui veut la guerre est en guerre avec soi.* » disait justement Alain, dans *Mars ou la guerre jugée*, bel essai pacifiste d'un ancien combattant qui savait de quoi il parlait, et dont la lecture m'a

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

soutenu en Algérie. Mais qui ne veut pas la guerre n'est pas toujours libre de la refuser. On m'objectera que ce fut le cas d'un nombre appréciable d'Américains pendant la guerre du Vietnam, et d'un tout petit nombre de Français pendant celle d'Algérie. Mais les États-Unis, ancienne colonie traditionnellement anti-colonialiste jusqu'alors, s'étaient transformés en agresseurs dans cette affaire, et leurs citoyens ne se sentaient nullement menacés par les « Viets ». Pour qu'un Français déserte, il fallait qu'il renonce à toute solidarité avec ses compatriotes d'Algérie, c'est-à-dire qu'il les considère globalement comme seuls responsables de la colonisation ou du moins de la tentative de la maintenir à tout prix, et qu'il ferme les yeux sur les méthodes du FLN, adhérant à la doctrine selon laquelle « on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs », qui revient à accepter le principe de la guerre. Mais les Algériens, soumis aux pressions des deux camps, n'avaient pas le choix : il fallait qu'ils s'engagent d'un côté ou de l'autre. Et Munich a montré qu'il ne sert à rien de céder à toutes les exigences d'un malade mental décidé à faire la guerre : « *Vous avez voulu éviter la guerre au prix du déshonneur. Vous avez le déshonneur et vous aurez la guerre* » n'a probablement jamais été dit ou écrit par Winston Churchill, mais comme beaucoup de mots historiques qui n'ont jamais été prononcés, celui-ci résume parfaitement la situation. C'est pourquoi je crains fort que les Européens, habitués à la protection du parapluie américain que Trump menace de leur retirer, aient sans doute été follement imprudents de considérer qu'aucune autre menace ne pesait sur eux que celle de lointains « terroristes ». Que le journaliste Nicolas Hénin l'ait inventée ou non, la réplique qu'il prête à Poutine, le 7 juin 2007, en réponse à des observations de Nicolas Sarkozy sur la Tchétchénie et l'assassinat d'une journaliste – « *C'est bon, tu as fini là ? [...] Alors je vais t'expliquer. Tu vois, ton pays il est comme ça* [en

## *Le Témoin Gaulois* – Au Fil des jours

faisant un geste avec ses mains], *le mien il est comme ça* [en écartant les bras] » [...] « *Tu continues sur ce ton et je t'écrase.* » – résume parfaitement la situation, à ceci près que Poutine attache sans doute un plus grand prix aux actes qu'aux paroles.

On s'interroge, bien tardivement, sur ce que devrait être une défense européenne. Je répondrais : une défense, justement, car le temps où l'Europe partait à la conquête du monde est bien révolu. Une armée de métier, instrument de guerres extérieures, est incapable d'assurer la sécurité des citoyens, qui ne peuvent compter que sur eux-mêmes. On peut envisager deux modèles : celui de la Suisse, qui a fait reculer Hitler devant le danger de s'y enliser (joint à l'utilité de ses banques) et *L'Armée nouvelle* de Jaurès, où l'on pourrait piocher quelques idées le jour où une vraie gauche se sera reconstituée.

Judi 6 septembre 2018

Repentir : ma conclusion est hélas, bien naïve. Je m'en explique dans une [notule](#) du même jour (page 207).